

CHAPITRE II.

BARUCH.

La prophétie de Baruch ne nous est parvenue qu'en grec. Elle est rejetée comme apocryphe par tous les protestants. Luther le premier en a parlé avec mépris. « Très pauvre est ce livre qui porte le nom du bon Baruch, dit-il; il n'est pas croyable que le serviteur de Jérémie, qui s'appelait aussi Baruch, n'eût pas un esprit plus large et plus ouvert que ce Baruch¹. » Eichhorn a dit à son tour : « Le livre de Baruch est une de ces nombreuses et malheureuses fictions, comme les aimaient particulièrement les Hellénistes, qui les fabriquaient en prenant pour point de départ un fait quelconque ou une vieille légende, mais sans goût, sans connaissance de ce qui convenait aux temps où on les plaçait et au caractère de ceux au nom desquels on parlait². » Ce que Keerl résume en disant : « Cet écrit est une invention d'un menteur ignorant³. »

Plusieurs protestants moins fanatiques ne peuvent

¹ Dans Keerl, *Die Apokryphen*, p. 67.

² Eichhorn, *Einleitung in die Apokryphen*, p. 386.

³ Keerl, *Die Apokryphen*, p. 69. Voir H. Reusch, *Erklärung des Buches Baruch*, in-8°, Fribourg en Brisgau, 1853, p. 57.

méconnaître combien ces accusations sont fausses et quelques-uns font même l'éloge du livre de Baruch, tout en niant son authenticité. « Tandis que les catholiques ont accepté ce livre comme canonique, dit Fritzsche, les protestants l'ont rangé avec raison parmi les apocryphes, mais ces derniers n'en ont pas fait en général jusqu'à nos jours assez d'estime¹. » « Ce petit livre, dit Ewald, n'est nullement un indigne écho des anciennes voix prophétiques; il contient au contraire beaucoup de fortes conceptions dans l'esprit de l'antiquité et il a sur la loi des vues originales². »

Ce n'est pas assez cependant de reconnaître le mérite du livre de Baruch; il faut, de plus, en admettre l'authenticité. Rien, dans son contenu, ne s'y oppose. « Je trouve que les trois morceaux de Baruch³, dit un historien juif, Herzfeld, sont dignes d'être mis à côté des meilleures productions du temps de la captivité; il est très invraisemblable qu'un écrivain qui aurait vécu un siècle plus tard eût pu décrire la situation avec tant de vivacité et de convenance... Il n'y a absolument rien dans ces trois morceaux qui indique le moins du monde une date postérieure⁴. »

Les objections qu'on cherche à faire valoir contre l'authenticité du livre de Baruch sont sans fondement. La première, soulevée seulement par quelques criti-

¹ O. Fritzsche, *Handbuch zu den Apokryphen*, t. I, p. 174.

² H. Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, t. IV, 2^e édit., 1852, p. 232.

³ Bar., I, 15-v, 9.

⁴ L. Herzfeld, *Geschichte des Volkes Israels*, 1847, p. 318.

ques, comme Keil et Hävernick, c'est qu'il aurait été écrit originairement en grec et par conséquent longtemps après Baruch. L'objection est si évidemment fausse que, d'après Fritzsche et Schürer, les trois premiers chapitres¹, d'après de Wette, Ewald, Kneucker et autres, le livre tout entier, a été écrit primitivement en hébreu. Origène a connu ce texte original sémitique². Théodotion l'a traduit. Jusque dans la version grecque des Septante, les idiotismes sémitiques sont si visibles que le rationaliste Davidson s'est moqué justement des vains efforts de Keil et d'Hävernick pour les nier. La construction de la phrase est hébraïque et non grecque, les différents membres étant reliés entre eux simplement par la conjonction *et*. Beaucoup de locutions ne sont pas d'origine hellénique, par exemple : « Nous déposons notre miséricorde devant votre face³. » « Devant votre face » est un idiotisme hébreu, et « notre miséricorde⁴ » signifie notre prière, parce que le mot original correspondant était probablement *tehinndh*, qui a le double sens de miséricorde et de prière. Dans plusieurs endroits, nous lisons « opérer, » au lieu de « servir » les faux dieux ou le roi de Babylone, parce que *'abad*

¹ Bar., I, 1-III, 8.

² Origène distingua, dans ses Hexaples, la traduction grecque de Baruch par des obèles et des astérisques, ce qu'il ne put faire qu'en ayant le texte hébreu sous les yeux. — Le texte syro-hexaplaire de Milan note trois fois : « Ceci n'est pas dans l'hébreu. » Ceriani, *Monumenta sacra et profana*, I, 1, p. 15, 138, etc.

³ Bar., II, 19.

⁴ Ἐλεόν ἡμῶν. תְּחִנָּה, *tehinndh*.

signifie tout à la fois opérer et servir¹. Ailleurs, le traducteur parle du « sac de la prière, » quand il devrait dire « le sac de l'affliction², » c'est-à-dire le vêtement qu'on portait en signe d'affliction. Le mot *énitt* qu'il traduit par *désis*, comme dans les Psaumes, signifie en effet affliction³. « Les marchands de Merrha⁴ » désignent « les marchands de Madian, » parce que le traducteur a pris un *d* pour un *r*, à cause de la ressemblance de ces deux lettres dans l'écriture hébraïque, etc.⁵.

La seconde objection contre l'authenticité du livre de Baruch est tirée des faits suivants. Il y est raconté que ce prophète se rendit à Babylone cinq ans après la ruine de Jérusalem et qu'il lut ses prophéties devant Jéchonias, roi de Juda. On soutient que ces détails ne sauraient être historiques. Rien cependant ne démontre qu'ils soient faux; aussi plusieurs adversaires de Baruch ont-ils renoncé à s'en servir contre lui. Baruch, qui était secrétaire de Jérémie, suivit son maître en Égypte, la première ou la seconde année après la destruction du temple (vers 584). Trois ou quatre ans après, il se rendit à Babylone pour consoler et exhorter les captifs. Là, rien ne lui fut plus facile que de lire ses oracles devant Jéchonias, qui n'était pas enfermé comme

¹ Ἐργάζεσθαι = עבד, *abad*. Bar., I, 22; II, 21, 22, 24.

² Bar., IV, 20, σάκος τῆς δέσσεως.

³ Voir Ps. XXII (Vulg., XXI), 25; Schleusner, *Novus thesaurus*, t. II, p. 55. עניות, *énitt*.

⁴ Baruch, III, 23.

⁵ On peut voir d'autres exemples en grand nombre dans H. Reusch, *Erklärung des Buches Baruch*, p. 73-77; B. Welte, *Einleitung in die deuterokanonischen Bücher*, p. 135-138.

le sont chez nous les prisonniers, mais qui jouissait d'une liberté relative¹.

Une preuve incontestable que le livre de Baruch est apocryphe, continuent les ennemis de son authenticité, c'est qu'il nomme Joakim comme grand prêtre des Juifs, la 5^e année après la ruine de Jérusalem (581)². Or, « la 5^e année après la prise de Jérusalem, le grand prêtre était Josédec, » dit Bertholdt, ou bien Saraïas, comme le veut Keerl³.

Que ce fût Josédec ou Saraïas, peu nous importe. Le texte ne dit point que Joakim fut pontife : il l'appelle simplement prêtre. S'il est spécialement nommé, c'est parce qu'il était un personnage plus important que les autres, mais il ne s'ensuit point qu'il eût les honneurs du pontificat. Au moment de la ruine de la capitale de Juda, le grand prêtre était Saraïas; il fut tué à Réblatha⁴. Son fils, Josédec, qui aurait dû lui succéder, fut transporté à Babylone⁵. Les captifs ne pouvaient donc envoyer à Jérusalem des secours à Josédec, mais ils pouvaient facilement, comme le texte le porte, les envoyer à Joakim, qui était, d'après sa généalogie⁶, un

¹ Les prisonniers en Orient ne sont pas toujours reclus comme ils le sont parmi nous. J'ai vu circuler des prisonniers avec leurs chaînes dans les rues d'Alexandrie et dans les environs du Caire. Rien n'empêche de converser avec eux.

² Bar., I, 7.

³ Bertholdt, *Einleitung*, t. IV, p. 1747; Keerl, *Die Apokryphen*, p. 68.

⁴ Jér., LII, 24-27.

⁵ I. Par., V, 41 (Vulg., VI, 15).

⁶ Voir Bar., I, 7, comparé avec I. Par., VI, 13-15 (Hébreu, V, 39-40).

proche parent de Josédec et le remplaçait sans doute dans la capitale¹.

On objecte de plus contre l'authenticité du livre de Baruch deux indications historiques qu'il renferme, savoir que les Juifs offraient à Jérusalem, au moment où écrivit ce prophète, « des sacrifices sur l'autel du Seigneur², » et qu'on lisait sa prophétie « aux jours de fête dans la maison du Seigneur. » A cette date, assure-t-on, il n'y avait ni autel ni maison du Seigneur. Ce n'est donc qu'un faussaire qui a pu imaginer de si grossiers anachronismes.

Sur le premier point, on peut accorder que l'autel du vrai Dieu fut détruit, lors de la ruine du temple, par les troupes de Nabuchodonosor, parce que cette destruction est très vraisemblable, quoiqu'elle ne soit mentionnée nulle part; mais, il n'est guère permis d'en douter, les prêtres reconstruisirent immédiatement l'autel pour offrir à Dieu les sacrifices prescrits par la loi : rien n'était plus aisé, car il ne faut pas oublier que les sacrifices se faisaient en plein air, au milieu d'une cour; il suffisait donc d'un travail peu considérable pour rétablir l'autel des holocaustes.

Dès lors que les victimes étaient régulièrement immolées en l'honneur du vrai Dieu, — et c'est là la réponse à la seconde partie de la difficulté, — les Juifs se réunissaient naturellement aux jours de fête dans les parvis du temple; comme ils avaient coutume de le faire aupa-

¹ Voir H. Reusch, *Baruch*, p. 31-32.

² Bar., I, 10.

ravant, et là on pouvait lire le livre envoyé de Babylone par les captifs. Ce lieu de réunion est appelé « la maison » ou « le temple du Seigneur, » comme traduit la Vulgate, parce que c'était le nom qu'on avait coutume de donner à cette partie du mont Moriah où Salomon avait bâti le temple. Mais il ne suit nullement de cette expression que « la maison, » l'édifice qu'on appelait dans le sens strict « la maison du Seigneur » fût encore debout. La preuve que ces mots sont employés ici dans leur sens large, c'est que les cérémonies publiques ne se faisaient jamais dans la maison même; on n'y pouvait rien lire au peuple, car le peuple n'y entraît en aucun cas; la lecture des prophéties ne pouvait se faire que dans les cours extérieures, qui portaient le nom de temple et par extension de maison de Dieu, parce que c'est là qu'on immolait les victimes. Les cours ne cessèrent jamais d'exister et, par conséquent, on pouvait s'y réunir la cinquième année de la ruine de Jérusalem comme avant la campagne de Nabuchodonosor. Nous avons du reste une preuve formelle de l'oblation des sacrifices vers cette époque dans Jérémie, qui emploie les mêmes expressions que Baruch. Il raconte en effet qu'après la destruction du temple, quatre-vingts hommes de Sichem, de Silo et de Samarie vinrent à Jérusalem, apportant des offrandes et de l'encens « pour les offrir dans la maison du Seigneur¹. » Ce passage est concluant, aucune des difficultés qu'on allègue contre le livre de Baruch n'autorise donc à en révoquer en doute l'authenticité.

¹ Jér., xli, 5. Voir aussi I Esd., II, 68; III, 2, 3, 6.